

Sándor et les fantômes

Note introductive du traducteur à l'inédit de Ferenczi

Claude Lorin *

En 1899, dans le texte qui suit, intitulé «Le Spiritisme», Sándor Ferenczi prend l'initiative de traiter de la question de l'occultisme en faisant — en autodidacte et pour la première fois — référence à l'inconscient et au subconscient. Ce texte, le premier qu'il écrivit dans sa carrière médicale, clarifie de multiples façons le sens de sa découverte ultérieure de la psychanalyse. Il témoigne d'un goût prononcé pour l'analyse de l'occulte en tant que pratique pouvant faire émerger ce qui est *occulté*.

~~En dépit, ou~~ plutôt à cause de l'engouement solsticien pour la télépathie, les sciences occultes, la parapsychologie, les OVNI, la chiromancie, l'efflorescence d'idolâtries nouvelles, l'embrasement spectaculaire de croyances aux esprits passe-muraille, aux revenants, aux fantômes, lutins, extra-lucides et vampires au rendez-vous d'Avoriaz, la psychanalyse se montre moins loquace actuellement qu'à l'époque de Freud, en ce qui concerne les phénomènes spirites et para-normaux qui restent inexplicables. La notion d'illusion fit verser beaucoup d'encre; pas celle d'illusionnisme ni celle d'occultisme.

L'ironie, la dérision, l'agacement font encore la quasi-unanimité des réactions dans le milieu psychanalytique contemporain, et c'est dommage. Dommage car, nous allons le voir, le *spiritisme* n'est pas sans lien avec l'histoire de la psychanalyse. Dommage, car sur ce point l'influence de Ferenczi sur Freud est nettement sous-estimée. Dommage, enfin, car, hormis le plus réaliste, Ernest Jones, aucun des fondateurs ne témoigna de quelque mépris, dédain ou indifférence par rapport aux médiums, voyants, fakirs, prestidigitateurs et magiciens. Aucun, non plus, ne sombra dans la crédulité aveugle.

* Maître de Conférences à l'Université de Grenoble II, 2 rue du Colonel Dominé 75013 Paris.

«Spiritisme» est l'un des premiers textes traitant de cette question de psychologie de l'esprit où la dialectique apparition/disparition se trouve au sein des croyances, articulée à la problématique conscient/inconscient, dépendant d'un Savoir.

L'arsenal conceptuel dont Sándor dispose à l'époque n'est, évidemment, pas aussi fin que celui qu'il élaborera plus tard, la notion d'*introjection* notamment. Toutefois, la critique ferenczienne du scientisme et de l'idéalisme mystique est percutante et d'une brûlante actualité.

Pourquoi Sándor s'intéresse-t-il à ce type de croyance et de fonctionnement de l'esprit humain? Parce qu'en cette fin du XIX^e siècle, une véritable faillite du Saint-Esprit religieux affecte la philosophie, la médecine et la psychologie. Parce que l'Europe voit surgir une vague de médiums et que le déclin spirituel des dieux, des religions et des mythologies entraîne maints scientifiques de renom dans des mouvements spiritistes divers. Sans doute aussi parce que l'occultisme de ceux dont l'âme déspiritualisée s'ouvre à de nouveaux esprits, de nouveaux exorcismes, de nouvelles superstitions, constitue une sorte de *retour du refoulé* au sein d'un matérialisme physicaliste qui fige ses concepts en dogmes.

Scientifique de formation et philosophiquement sceptique, Sándor stigmatise pourtant autant le dogmatisme causaliste des positivistes hongrois que l'irrationnalisme nébuleux des transcendantalistes néo-kantiens; autant l'ordre physicaliste médico-universitaire que l'idéalisme des métaphysiciens. Tout se passe comme si, grâce à ce texte princeps, Sándor parvenait à se sentir plus libre pour aborder l'acte de croire, sans le craindre, le mépriser ni le surestimer. Comme s'il n'avait peur ni des fantômes ni des mirages.

Ainsi expose-t-il sans réduction au «déjà connu» la doctrine de la réincarnation. Ce texte témoigne en effet à la fois des préoccupations d'une époque (celle d'une civilisation technique naissante) et d'une curiosité prométhéenne, propre à l'auteur.

L'inventeur du mot «occultisme» (dérivé du latin *occultus* = caché) fut Eliphas Levi. Au XVI^e siècle, H.C. Agrippa avait rédigé un traité célèbre, *De occulta philosophia*, dans lequel il exposait diverses doctrines mystico-religieuses: l'alchimie, la kabbale, l'astrologie, l'ésotérisme, et l'hermétisme de certaines philosophies initiatiques dont quelques-unes resurgissaient: le théosophisme, surtout, en Amérique, à l'occasion de la fondation théosophique par Hélène Petrovna Blavatsky en 1875. L'occultisme de Stanislas de Gaïta, de Joséphin Péladan, Paul Sédir, Ernest Bosc, Albert Jounet et Charles Barlet, mais aussi le spiritisme déclaré de psychologues-médiums comme William James, Th. Flournoy, Richet, Arthur Conan Doyle, Olivier

Lodge, George Stokes et surtout Crookes, Lombroso et Du Prel, que Ferenczi cite ici nommément.

Le *Néo-spiritualisme* enfin, représenté, dans le monde médical, par les docteurs Emmanuel Lalande et Gérard Encausse, cachés eux aussi sous les pseudonymes illustres de Marc Haven et De Papus. Ce dernier rassemblait autour de lui des romanciers, des chimistes, des médecins, des bibliothécaires qui jouèrent d'ailleurs un rôle important dans la fondation de *l'Ordre Martiste* (1891). En 1897, le docteur G. Encausse avait publié son manifeste intitulé «L'Occultisme contemporain».

S'ouvrant ainsi à *l'inexpliqué*, perméable aux idées qui lui sont exposées, Sándor rend sensible à ses collègues de la revue *Thérapeutique* que la mise à l'écart systématique de ceux qui croient aux fantômes, aux esprits, aux revenants, suscite le renforcement de leurs convictions intimes. Fort de sa pratique de la suggestion hypnotique, vis-à-vis de laquelle il observe d'ailleurs un prudent recul, Sándor restitue à la science son esprit d'objectivité, d'impartialité, et son objet: la vérité. Il n'a rien oublié, semble-t-il, de sa rencontre livresque avec Freud (1893). À ses yeux, la croyance et la foi ont un rapport si étroit avec l'amour et l'inconscient (öntudatlan), qu'il n'hésite pas à considérer fantômes, mânes et revenants non comme de pures chimères, mais comme des rejetons de l'inconscient.

Au fond, l'insu que nous transmettent les «revenants» apparaît comme une sorte d'*esprit* de famille, proche et lointain, étrange et étranger: l'inconscient.

Dans *Les Etudes sur l'hystérie*, Breuer évoque aussi l'existence de «représentations incapables de devenir conscientes» (sic), de représentations inconscientes et subconscientes liées à la *disparition* de symptômes hystériques sous hypnose.

Sándor qui, nous le savons, a lu l'ouvrage, reprend à son compte la notion de «division» de l'esprit (la fameuse Spaltung), de représentations inconscientes du *théâtre privé* dont la logique nous conduit à prendre une partie de notre esprit pour distincte de nous-mêmes.

Se référant à ce que nous nommerions aujourd'hui la refente ou le *clivage du moi*, Sándor — rationaliste de l'irrationnel, dans la mesure où il croit que la plupart des phénomènes occultes sont des manifestations de l'inconscient — ébauche cette hypothèse qu'il enrichira et consolidera ultérieurement. Freud attendra le mois d'août 1921 pour se pencher sur ce problème et écrire un texte peu connu: «L'inconscient et les phénomènes occultes».

Sándor restera fasciné autant par le mystère que par le savoir sur les origines du mystère, et hanté par tout ce qui est souterrain, énigmatique, fantomatique.

Jung aussi, moins réservé, moins méfiant que Freud — encore que ce dernier fût influencé par l'enthousiasme communicatif de son jeune ami. Ils partent ensemble, rappelons-le, pour l'Amérique (1909) et, de retour à Berlin, Sándor entraîne Freud chez Frau Seidler, une voyante réputée qui «sait» lire des lettres les yeux bandés. Cette femme laisse Freud intrigué: elle parvient, en effet, à deviner qu'une des lettres écrites à Sándor provient de Vienne. Pourtant, cette femme, évidemment, ne sait rien de Freud. Quelques jours après, Freud écrit une lettre à Sándor, dans laquelle il déclare que cette dame possède sans conteste un «don physiologique» qui lui permet de connaître les pensées de quelqu'un.

Sándor se prend au jeu et envoie plusieurs lettres à son frère de Berlin pour qu'il les poste à la fameuse voyante. Il est de nouveau fort impressionné par Frau Seidler qui parvient à découvrir l'auteur d'une des lettres, un peintre, ou plutôt, devine-t-elle, «un homme qui remue quelque chose dans un pot, avec ses mains»... Freud est stupéfait de cette coïncidence.

Sándor poursuit ses recherches et rend visite à une autre voyante, à Budapest, Frau Jelinek. De plus en plus passionné de télépathie il déclare, dans une lettre à Freud (22/11/1910) être lui-même un «wahrsager», c'est-à-dire un devin, susceptible de lire les pensées des gens, mot à mot un *diseur de vérité*.

Le fait qu'un de ses patients, un homosexuel pratiquant le spiritisme, puisse deviner les pensées de son analyste «pourrait — écrit plus tard Sándor — révolutionner la technique psychanalytique.» Et de se livrer chez lui à toutes sortes d'expériences étranges.

Jones, ironique, raconte:

«Ferenczi faisait pleinement usage de son pouvoir de suggestion et me suppliait, presque en larmes, de percevoir la signification du rapport entre mes associations et ses pensées non formulées, aussi vague que ce rapport pût être. Son ardeur était si touchante que je cédaï quelques fois par politesse. Mais comme j'ai la tête plutôt dure pour ce genre de chose, je crains d'avoir été dans l'ensemble une déception pour mon ami, bien qu'il ne renonçât pas facilement à l'espoir de me convertir.»

En fait, *Spiritisme* ne témoigne évidemment pas d'un intérêt sporadique pour ce sujet, et il n'est pas douteux que Sándor se tourne vers la psychanalyse en raison de l'incroyable intérêt qu'il ressent pour la connaissance de son propre inconscient. Attrait pour Freud aussi, qui, également sous le charme de l'intrigue, lui propose d'écrire un article sur ce sujet dans le *Jahrbuch* (lettre du 3/12/1910). En 1911, Freud fait part à Sándor

d'une étrange affaire de télépathie dont l'une de ses patientes est l'instigatrice. Mais Freud, embarrassé, prudent, n'évoquera cette aventure qu'en 1921, lors d'une réunion du Bureau central de la Société Viennoise de Psychanalyse, qui se tient en septembre dans le Harz.

Sándor, lui, continue sur sa lancée et tient Freud au courant de ce qui lui arrive de bizarre.

L'histoire du soldat, notamment. Un jour, observant un soldat, dans un tramway, il essaie tout simplement de deviner son nom... Les deux hommes descendent à la même station; Sándor demande à l'inconnu: «—Ne seriez-vous pas monsieur Kohn?— Si, je m'appelle Kohn, comment le savez-vous?» réplique l'homme, déconcerté. Sándor, qui ne l'avait jamais vu auparavant, ne répond rien et poursuit sa route. Freud trouve cette histoire d'une «belle et surprenante étrangeté».

En fait, toutes les questions soulevées par *spiritisme* demeurent entières. Freud, de plus en plus atterré, hésite, tempère l'enthousiasme du jeune Sándor et cherche à décrypter ces sentiments de «déjà vu», «d'inquiétante étrangeté», ces «maligni spiritu manifestaciones» qui iront jusqu'à persécuter le peintre Hartzmann ⁽¹⁾: le spiritisme, croit-il, ne restera pas le monstre du Loch Ness de la psychanalyse.

Sándor continue ses recherches. 1912: il apprend qu'en Allemagne, un cheval nommé «Hans l'intelligent» (comme le petit Hans, dont Freud a étudié la phobie des chevaux!) dessine d'une façon mystérieuse des cercles sur le sol et fait des additions. Ni une ni deux, Sándor prend une semaine de vacances et file voir les exploits du fameux canasson.

Freud lui écrit: «Restez deux semaines.» Dans la mesure où Sándor a expurgé la littérature spiritiste, il lui propose d'écrire un article dont il suggère lui-même le titre: «Inconscient et transmission de pensée» (lettre du 6/6:1912). Mais la littérature est vaste et profuse, les expériences singulièrement troublantes: Sándor se décourage et renonce.

Il fait un court exposé sur ce sujet le 19/11/1913 à la Société Viennoise de Psychanalyse; Jones dit qu'«il soulève un immense intérêt», au point que Freud décide d'organiser, quelques jours plus tard, une séance de spiritisme à son domicile, en présence d'un certain professeur Alexander Roth.

Sándor évoque en outre dans son article «Dressage d'un cheval sauvage» les mystérieux pouvoirs de Joseph Ezer, aux prises avec cette incroyable jument sauvage nommée Czicza («Chatte» en hongrois), que nul n'est parvenu à ferrer.

«Après cette expérience, écrit Sándor, on me pria de dire

1. Freud (S.) — Une névrose démoniaque au XVIII^e siècle.

si, à mon avis, le dressage de l'animal avait été accompli par transmission de pensée, hypnose ou auto-suggestion. Je répondis qu'il ne fallait invoquer les puissances occultes que si le phénomène observé ne pouvait s'expliquer par les seules lois de la nature et de la psychologie.»

En l'occurrence, Sándor rattacha ce phénomène aux effets de l'hypnose et à «cette tendance infantile à obéir qui, chez certains êtres, peut persister toute une vie.»

La guerre fit sombrer ces préoccupations dans l'oubli. Ce n'est qu'en 1920, après la publication du livre de W. Stekel, *Der Telepathische Traum*, auquel Freud se réfère dans son article «Rêve et occultisme», que se ranima l'intérêt des analystes pour ce sujet.

Mais la conjoncture avait changé; Freud était devenu méfiant. En 1921, on lui proposa la co-édition de trois périodiques consacrés à l'étude du spiritisme. En accord avec Sándor, il déclina ces propositions et n'accorda au bureau de la S.V.P. qu'un court article intitulé «Psychanalyse et télépathie», publié d'ailleurs après sa mort. Freud poursuivit toutefois certaines expériences. Il écrit, en mars 1925:

«Ferenczi est venu ici dimanche, et avec Anna nous avons fait des expériences de transmission de pensées. Elles ont étonnamment réussi, surtout celle où je jouais au médium et où j'analysais ensuite mes propres associations.» (2)

Conscient du risque que prend la psychanalyse, Freud balance, tergiverse et se montre pourtant réservé. Sándor voudrait rendre compte de ses expériences de télépathie au Congrès de Hambourg. Freud est catégorique: «*Je suis contre, dit-il. Ne le faites pas. Vos expériences ne sont ni plus étonnantes ni moins douteuses que celles qu'évoque la littérature sur ce sujet...*»

Jones se montre pourtant toujours aussi inquiet. Son maître n'a-t-il pas déjà écrit pour les *Gesammelte Schriften* un texte intitulé «La signification occulte des rêves», dans lequel il se montre intéressé par les expériences de télépathie?

«Si la télépathie est acceptée, riposte Jones, la possibilité d'une étiologie onirique sérieuse est repoussée à plusieurs décennies, si ce n'est à quelques siècles à venir.»

La presse se déchaîne, s'enthousiasme à nouveau, et Freud prend sa plume pour rédiger une lettre circulaire dans laquelle il précise:

«Notre ami Jones est malheureux des effets qu'a causé ma

2. Lettre du 15 mars 1925. Jones dixit: *La vie est l'œuvre de Freud* (Paris, PUF, tome III, p. 445)

conversion à la télépathie, dans les journaux britanniques. Il se souviendra j'espère combien j'étais proche d'une telle conversion lorsque je vous ai présenté ma communication sur ce sujet dans le Hartz...»

Et, le 7 mars 1926, il répond à Jones:

«Je regrette que mes déclarations concernant la télépathie vous aient plongé dans de nouvelles difficultés... Mais cette démarche était inévitable. Quand on alléguera devant vous que j'ai sombré dans le péché, répondez calmement que ma conversion à la télépathie est mon affaire personnelle, comme le fait que je sois juif, que je fume avec passion, et bien d'autres choses, bref que la télépathie est par essence étrangère à la psychanalyse.»

1925: toujours sous le charme et l'enthousiasme de Sándor, Freud décide d'inclure «La signification occulte des rêves» dans sa *Traumdeutung*, dans la mesure où, selon lui, «la télépathie, entre autres, pourrait bien être le noyau de vérité autour duquel se seraient agglomérées des croyances occultes dans le fantastique.» Puis, il virevolte et ne le fait pas. 1928: nouvelle attitude, nouvelle ambivalence. Il intitule l'une de ses conférences: «Rêve et occultisme» Mais cette fois il tient compte de l'avis de Jones et proclame n'avoir plus d'opinion en la matière.

L'embarras de Freud est patent. Deux lettres, adressées à la même époque à Eduardo Weiss, le prouvent. Dans l'une (24 avril 1932), il critique les spiritistes ⁽³⁾ qu'il compare aux prestidigitateurs, lesquels ne méritent guère la confiance que l'on a en eux. Dans la seconde, il cille plus encore qu'auparavant, adopte à nouveau l'attitude du jeune Ferenczi, et déclare qu'il faut s'intéresser à l'occultisme ⁽⁴⁾. Un an avant sa mort, il reçoit un livre de Nantor Fodor sur les spectres, les fantômes et les maisons hantées: *Haunted people: The story of the poltergeist down the centuries*, est un texte qui l'intrigue et le passionne.

3. Lettre du 24 avril 1932: «ce que vous m'avez raconté de vos expériences d'occultisme m'a beaucoup intéressé mais aussi un peu inquiété. Mon point de vue n'est pas celui d'un rejet arrogant... mais ceux qui se livrent à de telles expériences ne méritent pas davantage notre confiance que des prestidigitateurs. Ils ne découvrent pas non plus quoi que ce soit d'utile, sans compter que l'on s'aperçoit de plus en plus que ce sont des imposteurs. Il serait naturellement néfaste pour votre rôle de pionnier de la psychanalyse en Italie de vous déclarer en même temps partisan de l'occultisme.»
4. Lettre du 8 mai 1932: «Rejeter d'une façon méprisante les études sur l'occultisme sans s'y intéresser signifierait suivre le lamentable exemple de nos adversaires... J'estime que fuir comme un lâche, en se dissimulant derrière le mépris, devant le prétendu "sumaturel", démontre le peu de confiance que nous avons dans la valeur de notre conception scientifique du monde.»

En fait, cette dernière lettre de Freud exprime ni plus ni moins l'attitude que préconise Sándor à la fin des manuscrits de 1899. Les doutes, les ambiguïtés sont les mêmes.

Au total, Sándor sut, semble-t-il, transmettre à Freud non seulement son intérêt pour une discussion respectueuse des phénomènes inexplicables, mais encore son attitude scientifique ouverte, sans sombrer comme Jung dans les religions et les mystiques les plus diverses. Tous les textes de Freud sur ce sujet sont plus tardifs que ceux de son «cher fils» qui ne voulut jamais refermer définitivement la question de l'occultisme, ni réduire la croyance aux purs phénomènes projectifs de quelques fragments d'un moi clivé. Sándor n'encouragea pas non plus l'engouement pour les croyances spiritistes et les superstitions, dans la mesure où l'acte de Foi constituait déjà à ses yeux un obstacle au savoir sur les croyances, leurs structures et leurs fonctions.

Jusqu'alors inédit, le texte que nous allons lire est le premier dans le genre à avoir été écrit avec ferveur mais sans naïveté, sans niaise crédulité ni mépris. Pourquoi?

Sans doute parce que Sándor avait le juste pressentiment que la plupart des croyants (y compris ceux qui croient en la psychanalyse) cherchent inconsciemment une confirmation de ce à quoi ils croient déjà. Ou de ceux en qui ils croient.

J'ignore si c'est un des effets à rebours de ce qu'on nomme *l'esprit* de famille, mais il ne fait aucun doute que les positions — plutôt partagées — du père de la psychanalyse, reflètent sur bien des points «l'esprit» de Sándor.

Un esprit «volatile» dirait Prévert, qui distinguait

*«Ceux qui croient
Ceux qui croient croire
Ceux qui croa-croa
Et ceux qui ont des plumes...»*